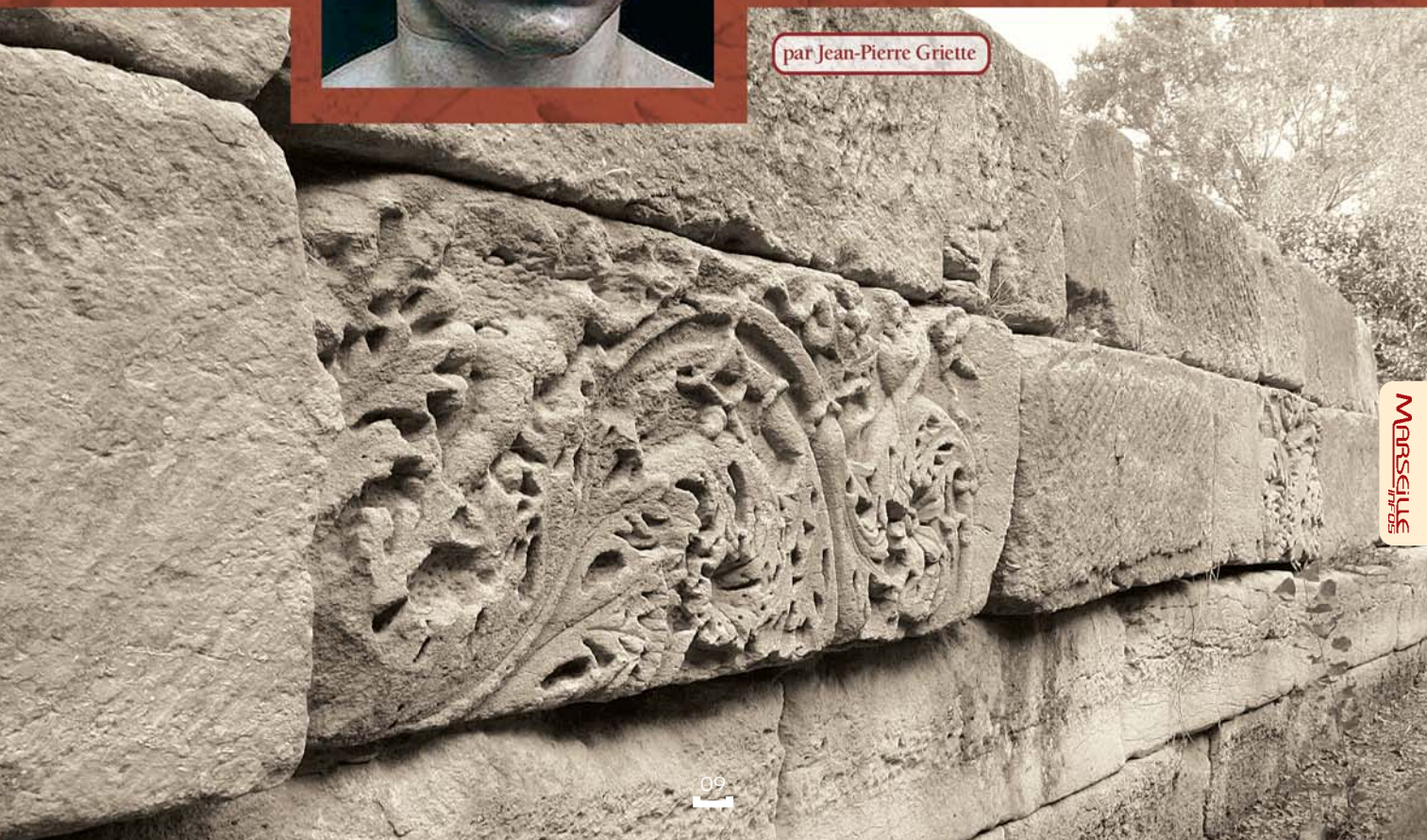


QUAND CÉSAR ASSIÉGEAIT MARSEILLE



Au premier siècle avant J.-C., Marseille est depuis 350 ans la "Sœur de Rome", l'amie fidèle. Enclavée dans la Gaule narbonnaise, elle conserve cependant son statut et son indépendance. Les deux villes maintiennent une solide alliance d'où les intérêts communs ne sont pas absents.

par Jean-Pierre Griette





Au sommet de sa puissance et de sa gloire, Marseille avait aidé Rome à payer sa rançon et à se reconstruire après sa défaite face aux armées gauloises, ainsi que dans sa guerre contre Carthage. Pour sa part, Rome avait prêté main-forte à Marseille lorsque ses colonies de Nice et d'Antibes étaient menacées par les Ligures. Plus tard, Marius arrêta, près d'Aix, l'invasion des Cimbres et des Teutons, qui leur aurait ensuite permis de déferler sur toute l'Italie. Pour remercier les Marseillais de leur aide, Marius leur avait offert le canal qu'il avait fait construire entre Arles et Fos, ouvrage dont les droits de passage procuraient des subsides non négligeables. On comprend aisément que les dirigeants marseillais aient voulu maintenir des relations plus que cordiales avec l'ainée latine et ne se mêler en rien de ses querel-

les intestines. Car, à Rome, le pouvoir a de tout temps connu certaines turbulences. Depuis 59, la ville et l'empire sont gouvernés par un triumvirat, alliance de circonstance entre les consuls rivaux Crassus, Pompée et César. La mort de Crassus, en 53, va attiser le conflit entre ces derniers. César se fait attribuer le gouvernement de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie, puis de la Narbonnaise. À Pompée échoient l'Espagne et l'Afrique, qu'il administre depuis Rome par l'intermédiaire d'un légat. Lorsqu'en 52 des troubles éclatent, le Sénat le nomme consul unique, ce qui va renforcer son pouvoir personnel. Pendant ce temps, César conquiert tout le pays situé entre le Rhin et les Pyrénées. Le produit de son butin entretient autant la fidélité de ses soldats que sa popularité à Rome. Il brigue alors un second consulat. En écho, le Sénat, qui le soupçonne de vouloir s'emparer du pouvoir suprême, exige qu'il quitte son commandement. César refuse l'ultimatum et, en décembre 50, il franchit le Rubicon à la tête de ses légions, puis s'empare de Rome. Accompagné de ses principaux partisans, Pompée s'enfuit en Grèce. Au lieu de poursuivre son rival, César, en stratège averti, préfère assurer ses arrières et se met en route pour l'Espagne afin de soumettre les troupes pompéiennes.

Apollonidès face à César

Sur son chemin se dresse Marseille et César aimerait s'assurer le libre accès à son port qu'il pourrait utiliser. Lorsqu'en mars 49 il se présente devant la ville, les portes lui sont fermées. Le Conseil des Quinze, présidé par Apollonidès a décidé d'adopter une stricte neutralité dans un conflit qui ne le concerne pas. C'est ce qu'il affirme à César au cours d'une entrevue plutôt orageuse, lui rappelant que Marseille est une cité indépendante et que sa constitution interdit l'entrée de la ville à tout porteur d'armes. Les Marseillais considèrent qu'il n'est qu'un général rebelle et que la légalité est représentée par Pompée, dont ils escomptent la victoire. Pour César, Marseille a choisi son

camp et sera donc traitée en ennemie. Les Marseillais se préparent à subir un long siège. Pour défendre la ville, Apollonidès dispose de 10 000 hommes en âge de combattre et de 2000 mercenaires albiens (région de Riez). On emmagasine des vivres, mais aussi du bois, de la poix et de la résine. Sur les remparts, on installe des catapultes et des balistes, on entasse des pierres, des traits et autres armes de jet. Les embarcations sont réquisitionnées pour grossir la flotte des bateaux de guerre. De son côté, César établit son camp sur la colline Saint-Charles, face à la Roca Barbara (la butte des Carmes) sur laquelle s'appuie le mur d'enceinte marseillais. Pour accéder à ce rempart, il ordonne de combler la dénivellation qui sépare les deux éminences et d'y aménager



une chaussée avec les arbres de la forêt voisine, alors considérée comme sacrée. Il lance la construction d'un retranchement jalonné de tours qui, à partir de son camp, aboutira d'un côté à l'anse de l'Ours (la Joliette) et de l'autre, à la corne du port (la Bourse). Ainsi certaine sera coupée de tout renfort et privée d'approvisionnement en eau et en vivres.

Première défaite navale

Mais il ne néglige pas l'accès par mer car, entre temps, Domitius, envoyé par Pompée, a gagné le Lacydon avec 7 galères armées. Avec le bois de la forêt de Camargue, il fait construire et équiper, par les chantiers navals d'Arles, 12 vaisseaux de guerre qui iront mouiller à Pomègues. Ces dispositions prises, César, pressé de conquérir l'Espagne, confie 3 légions et la poursuite des opérations terrestres à Caius Trebonius et le commandement de la flotte à Decimus Brutus. Les premiers assauts sont vaillamment repoussés par les Marseillais. Ils tentent alors de forcer le blocus et attaquent la flotte de Brutus. Malgré leur habileté manœuvrière, ils ne peuvent éviter les abordages des lourds bateaux romains où l'on pouvait combattre com-

me sur terre. L'aventure se termine en sanglant corps à corps et la perte de 9 galères, coulées ou prises. Le siège de la ville se poursuit et les romains y déploient toutes les ressources de leur art militaire. La chaussée terminée, ils lancent la construction d'importants ouvrages : galeries souterraines, tour en briques et même tours mobiles en bois pour s'approcher des remparts à couvert. Les Marseillais ripostent par des jets de boulets, de traits et de torches incendiaires, mais leurs sorties pour se dégager de l'étreinte demeurent infructueuses.

La liberté préservée

Alors Pompée dépêche un renfort de 16 navires et la flotte marseillaise part à leur rencontre, aussitôt poursuivie par les galères de Brutus. Ils se rejoignent au Brus et, effrayés par la violence des combats, les bateaux pompéiens gagnent le large. La lutte devient inégale ; les Marseillais perdent une dizaine de galères et une rescapée gagne le Lacydon pour annoncer le désastre. La nouvelle va ébranler le moral des assiégés autant que les coups de bélier sur les murs de la ville qui présentent de larges brèches. Les provisions s'amenuisent, la famine s'installe et les premiers si-



gnes d'épidémie se manifestent. En Espagne, César prend le chemin du retour, précédé de l'écho de ses vicissitudes. Les Marseillais réalisent alors l'inutilité de leur combat. Inférieurs en nombre et ne pouvant espérer aucune aide, ils se rendent avant d'avoir à subir l'assaut final et la prise de la ville. C'est pour Marseille la première défaite de son histoire, mais elle a résisté six mois aux légions romaines alors qu'à Alésia, Vercingétorix n'avait tenu que six semaines. Se voulant magnanime, César accepte la reddition :

"Si je ne détruis pas votre cité, c'est en considération de votre nom et votre ancienneté." Pourtant, il impose des conditions sévères. Les Marseillais doivent livrer leurs armes, ce qu'il reste de leur flotte ainsi que leur trésor. Les remparts sont abattus, les colonies (excepté Nice) et les territoires extérieurs annexés. Cependant Marseille conserve ses institutions et son statut de cité libre auquel elle tenait tant. Marseille la grecque entre cependant dans l'ère de la romanité et Massalia allait bientôt devenir Massilia.